



Tongolele no sabía bailar de Sergio Ramírez : entre pouvoirs et rébellions, la contribution du roman

Nathalie Besse

► To cite this version:

Nathalie Besse. Tongolele no sabía bailar de Sergio Ramírez : entre pouvoirs et rébellions, la contribution du roman. Crisol Série numérique, 2021, Littératures ultra-contemporaines d'Amérique Centrale et des Caraïbes, Crisol n° 18 (S. Gondouin et C. Lepage dir.), 18. hal-04068126

HAL Id: hal-04068126

<https://hal.science/hal-04068126>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Tongolele no sabía bailar* de Sergio Ramírez : entre pouvoirs et rébellions, la contribution du roman**

NATHALIE BESSE

UNIVERSITE DE STRASBOURG - CHER UR 4376

nbesse@unistra.fr

*[...] anuncié mi renuncia a las filas del FSLN. [...] No puedo decir que no
me sintiera conmovido. Por el recuerdo del pasado, por todo lo que
quedaba detrás de mí. Y por los agravios, ahora que Saturno me alzaba
desde el suelo para meterme entre sus fauces.
Sergio Ramírez, Adiós muchachos (1999)¹.*

*La edad presente es de lucha;
es preciso, pues, luchar;
no se puede descansar
entre el ruido que se escucha.*

Rubén Darío, « Introducción », Epístolas y poemas (1885).

1. « La Fiscalía de Nicaragua dicta orden de detención contra el escritor Sergio Ramírez. [...] A esto se suma la prohibición de la novela en su país, detenida en la aduana desde hace días », peut-on lire dans la presse au moment de la parution de *Tongolele no sabía bailar*, en septembre 2021²

1 *Excipit* du chapitre « Las fauces de Saturno » de l'autobiographie de Sergio Ramírez, *Adiós muchachos* (263).
2 Voir Gaviña : « Sergio Ramírez: “Nicaragua es como Cuba, ya llegó el momento del partido único” ». On pourra également consulter Welle : « Sergio Ramírez: “La represión en Nicaragua está en todo su furor” » pour la réponse qu’il donne à la question de savoir si le Nicaragua est une dictature : « Hace mucho tiempo. Un examen de la situación nos indica que no hay garantías ciudadanas, no hay respeto a los derechos humanos, todos los poderes del Estado están concentrados en una sola mano: el poder judicial, el poder electoral, la Fiscalía. Todo el sistema jurídico ha desaparecido bajo el arbitrio de decisiones que son tomadas de manera ilegal. Esto lleva a la intolerancia frente a la opinión ajena, a perseguir a periodistas, al cierre militar del Diario *La Prensa*, que era el único periódico escrito que quedaba en el país, y al exilio de decenas de periodistas. [...]. En Nicaragua la represión está en todo su furor, cualquier persona puede ser detenida en cualquier momento. No hay garantías para nadie. A una persona se le puede impedir que

– un roman s’inspirant des faits du printemps 2018 au Nicaragua —, dans un contexte d’élections présidentielles extrêmement tendu, assombri par l’arrestation de tout opposant politique, en dépit de la consternation de la communauté internationale. Autrefois vice-président de Daniel Ortega, aujourd’hui accusé de conspiration et d’incitation à la haine³, condamné à l’exil, Sergio Ramírez est considéré comme une référence de la littérature centre-américaine et plus amplement latino-américaine ; il est lauréat du prestigieux prix Cervantes en 2017, entre autres récompenses et reconnaissances qui saluent, outre la qualité de ses écrits, la constance de son engagement.

2. Avec *Tongolele no sabía bailar*, un roman à l’heure actuelle interdit dans son pays comme aux temps obscurantistes des autodafés, Sergio Ramírez nous livre le troisième volet des tribulations de l’inspecteur puis détective Dolores Morales, une fiction qui emprunte donc aux caractéristiques des romans de type policier ou détectivesque, plus à même d’explorer certaines réalités sociales, selon l’auteur qui, dans sa trilogie romanesque, les relie à la sphère politique. Morales, condamné à quitter son pays dans le roman précédent, revient ici clandestinement au Nicaragua, où il va pouvoir prendre sa revanche sur Tongolele, le chef des services secrets nicaraguayens, dont a sonné l’heure de la disgrâce, sur fond d’émeutes populaires, principalement estudiantines, et de massacre répressif.
3. En 2009 et 2019, nous intitulions respectivement des articles portant sur les premier et deuxième pans de ce triptyque : « Poder de la corrupción y contrapoder de la ética en *El cielo llora por mí* de Sergio Ramírez » et « *Ya nadie llora por mí* de Sergio Ramírez : contra los abusos del poder,

salga de su casa. La gente que impulsaba el movimiento opositor, o está presa, o en el exilio ».

Dans la « Declaración de Sergio Ramírez », publiée le 9 septembre 2021 sur la page Facebook de l’auteur suite à sa condamnation, il remarque un parallèle significatif : « No es la primera vez que ocurre en mi vida. En el año de 1977 la familia Somoza me acusó por medio de su propia fiscalía, y ante sus propios jueces, de delitos parecidos a los de ahora ». https://www.facebook.com/escritorsergioramirez?ref=py_c

Dans *Como esperando abril* (2019) d’Arquímedes González, le premier roman portant sur les événements de 2018, la riposte fictionnelle est sans ambages : « Anastasio Somoza Debayle asesora a Ortega. [...] Desde el principio estaba maleado y el poder terminó por consumir la luz de humanidad que tuvo de niño. Con el pasar de los años se va pareciendo cada vez más a Pinochet, Trujillo, Batista, Castro, Videla, Stroessner y también un poco a Stalin, Franco y Mussolini » (18).

- 3 Voir Zanón : « la orden de arresto y conspiración por incitar al odio y a la integridad de su país ».

decir es actuar », soulignant dès le seuil de ces études un antagonisme qu'on relèvera sans surprise dans *Tongolele no sabía bailar*. Si les deux premiers romans dévoilaient un pouvoir qui protège le crime (narcotrafiquants ou magnat violeur) parce qu'il bénéficie grassement de ses accointances avec le malfaiteur, ce troisième volume, imprégné des événements de 2018, fait du pouvoir même le sinistre assassin.

4. Face à un pouvoir qui paraît devenu fou, dont nous exposerons les modalités, des personnages dont la fonction critique est patente réagissent, révèlent, dénoncent, en vertu d'une obligation morale infrangible, dans le sillage – et la projection – d'un romancier qui, à l'orée du roman, expose dans un paratexte d'autant plus efficace qu'il est sobre, le tribut qu'il offre par cette fiction aux morts du printemps 2018 et à leurs familles qui attendent encore que justice soit rendue ; un romancier qui, entre fiction et réalité, ne saurait visiblement se départir de cette responsabilité éthique qu'il défend par ailleurs dans maintes entrevues.

1. Dérives d'un pouvoir devenu fou

5. « Lo que se ha vivido en Nicaragua estos meses supera la ficción », affirme Arquímedes González dans une entrevue donnée à la faveur de la parution de son roman *Como esperando abril* (2019) portant, un an après les faits, sur le printemps 2018, un ouvrage dont Sergio Ramírez partage la quatrième de couverture avec une leader étudiante, et qu'il présente en des termes qui siéaient tout aussi bien à son propre roman : « descubre las nuevas heridas de la historia de Nicaragua, causadas por la intolerancia del poder ».

6. Nous allons nous intéresser à ce contexte prégnant qui agit sur les personnages, peut incliner leurs actes, interpelle à tout le moins leur responsabilité, et revêt donc une importance notable sur le plan actanciel et diégétique : ésotérisme, violence criminelle et mensonges de tous ordres caractérisent les dérives de ce pouvoir qui constituent pour une bonne part la trame de *Tongolele no sabía bailar*. Dans ce roman dont les marqueurs spatiaux et temporels désignent sans équivoque le Nicaragua de Daniel Ortega et Rosario Murillo — quoique leur nom n'apparaisse guère dans le récit même⁴ — lorsqu'éclatent les protestations populaires du printemps

4 Tous deux sont mentionnés nommément dans le roman, mais avant l'entrée en récit

2018, un Nicaragua d'excès et de fureurs, les fantaisies ésotériques (et tout à fait référentielles) de la vice-présidente jouent un rôle déclencheur du drame, particulièrement les fameux « árboles de la vida », ces constructions métalliques aux couleurs vives dont elle a parsemé Managua, éclairées de nuit et censément dotées de pouvoirs magiques protecteurs : « unos estudiantes no aceptan que instalen un árbol de la vida en el patio de su colegio » (75). L'auteur qui, dès les épigraphes des première et deuxième parties (puisant à l'*Inferno* de Dante et à *Macbeth* de Shakespeare) évoque « maleficios » et « bruja » (21 et 175), revient dans une entrevue sur cette « dictature ésotérique⁵ » :

La novela incluye hechos relevantes que se dan dentro de ese contexto, pero, al fin y al cabo, no es una novela política. Trata de la política, porque ese es un elemento creativo en Nicaragua siempre. Trata de un régimen esotérico, que se basa en creencias sobrenaturales. Eso para un novelista es irrenunciable... la adoración de los árboles de la vida, la protección contra el mal de ojo... todo eso es un cebo muy grande para cualquier escritor.

Y hay cosas que han quedado fuera de la novela: la pareja presidencial se sienta en las reuniones públicas alrededor de una estrella de cinco picos ardiendo. Es como que fuera un aquelarre... (risas) Qué cosa más seductora para un novelista que tocar estos temas que, obviamente, cuando irritan al poder, causan riesgo. Pero un escritor que se calla o se autocensura, ha equivocado el oficio (Welle).

7. Les personnages démontent discursivement ces arbres que les manifestants déboulonnent matériellement quant à eux, qu'il s'agisse d'en rappeler l'inutilité — « El estéril bosque de árboles de fierro, de que habla Ernesto Cardenal » (124) — ou l'indécence, pour mieux en révéler, depuis la voix même des affidés du pouvoir, l'extravagance :

—¿Vos sabés para qué sirven los árboles de la vida, Pedrito?

—Para gastar luz. Consumen la energía de veinte casas juntas cuando los encienden.

(considéré comme succession de faits), dans la section « Hechos políticos insoslayables » de la page Wikipédia apocryphe consacrée à Morales et rappelant le printemps 2018. Dans le récit, Daniel Ortega n'est nommé qu'une fois et sans rapport avec la diégèse elle-même mais comme élément contextuel par rapport à l'itinéraire d'un personnage : « Poco después del triunfo electoral de Daniel Ortega en 2006, Zoraida le habló un día de ella a Tongolele » (76).

- 5 Dans l'entrevue accordée à Zanón, on peut lire : « [...] el levantamiento contra esa dictadura esotérica de Daniel Ortega y su esposa, Rosario Murillo. Un régimen a medio camino entre el fascismo, la revolución rota y una religión de bolas de cristal y augurios —personificados en los árboles de la vida, esas construcciones de colores con los que Murillo sembró Managua y alrededores como fuente de energía o pista de ovnis—. »

—Eso es lo que proclama la propaganda de la derecha. Pero son, en verdad, un escudo protector contra los ardides del enemigo, porque su campo magnético anula toda fuerza perniciosa y destructiva (51).

8. Mais l'abus de pouvoir, sinon le délire du pouvoir, qui est au cœur de cette fiction inspirée des faits de 2018 et d'une répression sanglante qui aura coûté la vie à plus de 400 personnes, étudiants pour une bonne part, et compté des centaines de blessés, concerne la disproportion avec laquelle il répond aux manifestations populaires, en un mot la barbarie. L'exergue inaugural du roman emprunté à l'*Électre* d'Euripide ainsi que celui de l'épilogue citant un verset de l'Apocalypse, évoquent respectivement « terribles prodigios de felices tiranos », « dragon » et « bête » (11 et 333) pour mieux annoncer et clore cette démonstration de pouvoir démesurée dans laquelle la violence est portée à son paroxysme.

9. Depuis un pouvoir diabolisé et, si l'on ose écrire, "cauchemardisé" par Morales et son fidèle Serafín (« Chucky, el muñeco diabólico », et « Freddy que se mete en las pesadillas », 97), est montée l'opération programmatically dénommée « Abate » durant laquelle policiers, militaires, paramilitaires, groupes de choc et autres sbires à l'itinéraire douteux pourront user et abuser des armes de guerre fournies en nombre, et qui laissent d'autant plus augurer du massacre qu'elles sont assorties d'injonctions déshumanisantes et dégradantes de la part du chef des opérations, Leónidas :

hay que fumigar a todas estas sabandijas que han salido a las calles buscando perpetrar un golpe de Estado (153).

tenemos que combatir también las alimañas que han salido de sus madrigueras, ratas, y también culebras, arañas, alacranes, chinches, piojos, pulgas, zancudos, cucarachas, garrapatas, jejenes (184).

10. La violence trouvant bien souvent à se justifier en arguant d'une violence préalable de l'autre, le discours soucieux d'inculper l'adversaire le disqualifie au gré de déplacements lexicaux bien connus de ce type de confrontations⁶. L'infériorité en armes des jeunes manifestants rend le déploiement militaire et la débauche d'insultes et de sang injustifiés, associant le pouvoir à une forme d'injustice avant même sa riposte effective :

6 Désignation d'un puissant ennemi commun et exagération — paranoïaque ou volontairement dramatique — de ses intentions viennent parfaire le tableau, participant de la galvanisation des troupes selon une logique qui veut que l'efficacité dépende du degré d'aversion : « —Estos pendejitos escolares están siendo usados por los curas, los gringos y la burguesía vendepatria para dar el golpe de Estado. Y nosotros vamos a pararlos en seco » (153), « un plan cocinado en los peroles del diablo para destronar la revolución que todos hemos jurado defender a costa de nuestra sangre » (184).

La primera de las cuatro barricadas, armada con costales de fertilizante, la carcasa de una refrigeradora, llantas de tractor, piedras de construcción y tablas arrastradas desde un aserradero [...].

Dos muchachos flacos, las cabezas envueltas en sus propias camisas, visibles sólo los ojos, con aspecto de fedayines, se yerguen por encima de la barricada sosteniendo una bandera de Nicaragua, muy huevoncitos, enseñando el cuerpo, y él mismo ha dado la señal de abrir fuego disparando la primera ráfaga que abate a uno de ellos [...].

Otro de aquellos fedayines de mentira se ha quedado a mitad de la calle, y se adelanta alzando los brazos para rendirse, como en las películas, pero lo derriba de un disparo [...] (214).

11. On le voit, la mort des jeunes manifestants est clairement présentée par le narrateur comme un crime, et le roman fait plus d'une fois mention de cette volonté ostensible de tuer, outre la joie non dissimulée et obscène des tireurs célébrant le nombre de jeunes abattus : « los francotiradores los cazaban » (229), « tiros de Dragunov directos a la cabeza, masa encefálica de chavales regada en el pavimento » (230), « discuten de manera festiva, hacen cuenta de los muertos, se burlan de los estudiantes a los que han puesto en fuga » (216), constituant des exemples assez éloquentes.
12. Crime d'État également cette interdiction faite aux médecins de sauver les victimes : « criaturas imberbes con los pulmones en colapso rechazados en las salas de emergencia [...] los médicos y enfermeras que quisieron acogerlos despedidos de sus puestos » (230). Cet ordre effectivement donné aux soignants lors des événements de 2018 rappelle la mort bouleversante du très jeune Alvarito Conrado, atteint à la gorge et qui n'a pu être sauvé en raison du refus des hôpitaux de l'accueillir, une histoire pathétique dont paraît s'inspirer dans le roman la mort de Serafín, quoiqu'avec quelques variantes.
13. Crimes encore dans deux séquences du roman, à nouveau inspirées de la réalité et dont les faits extra-littéraires ont été abondamment dénoncés dans la presse : les tirs nourris, des heures durant, contre l'église de la Divina Misericordia dans laquelle se sont réfugiés, avec l'aide des prêtres, une centaine d'étudiants rescapés de l'université toute proche ; et l'incendie, volontaire et en connaissance de cause, de la maison d'un pasteur qui s'y trouve avec sa famille, dont un enfant d'un an et demi et un bébé de cinq mois — parce qu'il a refusé d'ouvrir sa porte à des francs-tireurs qui voulaient se positionner sur sa terrasse ; tous ont péri calcinés — (chapitres 15 et 16). Crimes enfin que ces viols répétés et autres sévices sexuels, dont on soupçonne la véracité, subis par les étudiants, en prison ou ailleurs (l'une

d'entre elles sera sauvée par Serafín infiltré dans une des colonnes envoyées contre les manifestants).

14. Morales souligne le caractère pathologique des causes d'une telle violence : « El fanatismo a muerte y el oportunismo a muerte son dos enfermedades gemelas » (166). Aussi bien, l'opportunisme est-il, aux côtés de la violence, un aspect saillant des représentants du pouvoir associés à toutes sortes de mensonges : corruption, intrigues et trahisons, manipulation du peuple. On trouvera difficilement au Nicaragua, et sans doute ailleurs et par-delà toute temporalité, des romans qui, s'intéressant au pouvoir, ne le relient pas à une forme ou une autre de corruption ; les romans de Sergio Ramírez — qui a pu dire : « El poder me fascina, es un juego perverso y apasionante. Sus reglas, trampas y oscuridades son milenarias. No cambian. Pueden aplicarse a cualquier sistema político. Nadie puede negar el poder del poder » (Fernández-Santos) — ne font pas exception à la règle, qu'il s'agisse de rappeler en filigrane une « piñata »⁷ devenue allégorique, ou la mainmise des uns sur les comptes des autres qui riposteront par des détournement d'argent habiles dans des histoires sans fin d'usurpateur usurpé : « Así ha sido siempre, y así será por los siglos de los siglos » (329), paraît prêcher l'un des félons qui pointe, dans une parodie biblique, une corruption consubstantielle à l'homme.

15. La trahison en haut lieu dont est victime Tongolele, fidèle homme de main du couple présidentiel ici voué à la disgrâce, est sans doute l'exemple le plus saisissant de ces mensonges, manœuvres et crocs-en-jambe, d'autant qu'il est au cœur même de l'intrigue romanesque et de l'antagonisme entre Morales et le pouvoir (c'est ce même Tongolele qui l'avait condamné à partir au Honduras). Ce chef des services secrets, tout-puissant dans l'ombre, fort de nombreux rapports compromettants au point d'avoir ouvert un dossier informatif sur sa propre mère et sa maîtresse, parce que le pouvoir doit savoir et que le savoir représente une forme non négligeable de pouvoir, se retrouve ici déchu et écarté d'informations importantes⁸.

7 On peut lire : « Tras las elecciones de 1990, cuando doña Violeta ganó de manera inesperada, la calle se vio más atareada que antes, un desfile de Suburban, Land Cruiser, Nissan Patrol de vidrios polarizados, y los choferes, ahora de impecables guayaberas blancas de manga larga, perfumados con agua de colonia Tres Coronas, conversaban alegremente, rejuvenecidos por los nuevos aires que soplaban; y a las antiguas clientas se sumaban otras nuevas llegadas de Miami, se multiplicaban las consultas sobre reclamos de devoluciones de propiedades confiscadas lo mismo que sobre las reconciliaciones » (46).

8 Des informations allant du commandement des opérations contre les manifestants à

16. Cette disgrâce traverse tout le roman et va crescendo, apparaissant de façon chaque fois plus évidente et irrémédiable au fur et à mesure des chapitres concernant Tongolele (et relayée dans les chapitres portant sur Morales lorsque celui-ci l'apprend), dramatisée jusqu'à un climax sombre et spectaculaire. Ainsi, le récit est-il émaillé de termes confluents ou redondants conformant tout un champ sémantique de la destitution, entre exclusion et humiliation, inversion de pouvoir et regards narquois de personnages amusés de voir le grand Tongolele à présent inoffensif et affaibli, et figurant en définitive un « personnage tragique » selon l'auteur⁹, d'autant que cette disgrâce, mise en œuvre par ses deux bras droits sans qu'il ne les soupçonne jamais, est le plus souvent perçue du point de vue de Tongolele lui-même dont le lecteur suit l'incompréhension, l'inquiétude, la peur, l'humiliation¹⁰, entre le moment où il comprend qu'il n'est plus le destinataire privilégié de la « caja china » dans laquelle transitent les messages des hautes sphères et donc symbole puissant du pouvoir, par sa mise à mort aussi sordide que flamboyante :

Siente que una respiración gruesa sopla en su nuca, y cuando quiere voltearse Cara de Culo lo agarra por el cuello y lo doblega hasta ponerlo de rodillas. Luego lo empuja por la espalda con la bota, y cuando lo tiene en el suelo recibe la pistola Jericó que le alcanza el poeta Lira, y le dispara tres balazos en la cabeza. [...]

Va dejando un lamparón de sangre en el asfalto cuando entre los dos lo arrastran de los pies hasta la barricada. Y mientras el poeta Lira lo sostiene en posición de sentado, Cara de Culo le cuelga en el pescuezo una de las llantas a punto de apagarse, la que está más entera, y vuelve a atizarla con un chupón de gasolina encendido. Y lo abandonan contra una de las láminas de zinc herrumbrosas, la llanta ardiendo en su cuello como una corona de fuego (297-298).

17. C'est là l'*excipit* du chapitre intitulé « Corona de fuego » dans lequel Tongolele, l'assassin assassiné, meurt misérablement sur une barricade de l'ennemi mais aux mains de ses acolytes occasionnels, "décoré" de la cou-

l'expulsion de sa mère d'une résidence tout confort mise à sa disposition par la vice-présidente dont elle était la conseillère médiumnique, sans omettre la saisie des comptes de sa maîtresse.

- 9 « *Tongolele no sabía bailar* », *Epicentro TV* : « él se vuelve personaje trágico » (7'50). C'est nous qui transcrivons les entrevues vidéos.

- 10 À titre d'exemple : « aislarlo », « exclusión » (115), « miedo » (116), « Voy en caída libre », « subalterno », « humillación [...] completa » (144), « subordinado » (152), « Triste que te peguen la patada en el culo, y que ni te expliquen » (153), « preso », « retenerme » (157), « castigado » selon la déduction de Morales (248), « excomisionado » pour les autorités militaires (253), « se sentía rebajado y humillado », confirme le traître (265), « Yo estoy fuera de la pantalla. Se acabó la película. Y era la última tanda » (288).

ronne amère de la disgrâce — on aura apprécié les sèmes signifiant là encore la dégradation et la chute. La mort de cet homme dénommé Anastasio, comme Somoza, et représentant du pouvoir, ne met pourtant pas fin au pouvoir lui-même puisqu'ici c'est précisément le pouvoir suprême qui évince tactiquement des pouvoirs seconds trop proches, selon la remarque de Morales : « Tenía demasiado poder en su mano, y eso terminó siendo su desgracia » ; à quoi Lord Dixon ajoute : « —El que hace sombra pierde el cuerpo y pierde la sombra [...]. Apunte esa frase, camarada, que es de mi propia cosecha. » (308), une assertion fondamentale sur le plan diégétique, d'ailleurs reprise en quatrième de couverture.

18. Cette trahison du pouvoir perpétrée par les deux plus fidèles coopérateurs de Tongolele, Pedrón-Pedrito et la Chaparra — « Y si Pedrón es la mano izquierda de Tongolele, ella es su mano derecha » (112) — dont il ne doute à aucun moment, en dit long sur les intrigues et les arcanes d'un pouvoir jamais acquis. D'autres exemples, secondaires, parsèment la fiction, qui redisent l'instabilité du pouvoir autant que l'invariabilité du mensonge : de la Chaparra, obséquieuse avec le nouvel intermédiaire du pouvoir présidentiel (Manzano, qui a matière à la compromettre) tout en espérant que ses jours soient comptés comme ceux de feu Tongolele (321, 328), à l'égoïste Leónidas qui, s'il écrit ses mémoires de la révolution, entend révéler les nombreuses manigances entre « compañeros » (151).

19. La manipulation, la trahison apparaissent enfin dans le discours mensonger et les versions fausses adressés au peuple par des autorités réécrivant les faits, qu'elles accusent les manifestants de leurs propres crimes en les taxant préalablement de terroristes — « el comunicado de la policía, donde pusieron que la fábrica de colchones fue incendiada por los terroristas golpistas. Cuando hay un vídeo que prueba lo contrario » (306) — ou exagèrent la dangerosité des étudiants insurgés, ainsi qu'en témoigne le père Pancho après l'attaque de l'église :

Señalo esta pobreza de armas no sólo para desmentir los asertos de la policía, sino también en razón de que las autoridades de la Universidad Nacional, cuya ciega filiación a los dictados del régimen es de sobra conocida, han declarado que encontraron en las aulas arsenales copiosos, acusando a sus propios estudiantes de terroristas; que, si tal fuera cierto, esos armamentos, en lugar de dejarlos atrás, los hubieran traído consigo. Y los culpan, además, con la misma injusticia, de los incendios en que se quemaron algunas oficinas y laboratorios, pero no tengo dudas, como lo he expresado antes, que fueron provocados (281).

20. Ce même pouvoir qui prétend pourtant émaner du peuple, représenter organiquement le peuple et le servir, adopte volontiers un discours dénotant la symbiose ou l'assimilation, au moyen d'une personne grammaticale plurielle enrobante et diffuse, un « nous » stratégique à même de maintenir l'enthousiasme pour une révolution flétrie, en la faisant apparaître comme indissociable du peuple, si l'on en croit les pensées critiques de Tongolele lui-même :

Nos, nosotros. Queremos, deseamos, esperamos, orientamos, ordenamos, mandamos. Aquél es siempre un plural envolvente, que elimina cualquier posibilidad de vacilación, duda o apelación, porque es un yo extendido a un todos nosotros: el pueblo, los compañeros anónimos, la multitud que se junta en la plaza, las masas, los héroes y mártires que vigilan desde sus tumbas. La gesta histórica de la revolución (122).

21. Pouvoir ridicule : il n'y a guère de romans de Sergio Ramírez qui ne s'adonnent volontiers à l'humour, tendre ou féroce, et qui ne moquent les personnages du pouvoir. Ainsi le très acnéique Tongolele doit-il son surnom à sa mère de cheveux blancs « pues recuerda al de la bailarina de bataclán de las películas mexicanas » (37) quoiqu'une souplesse de manche à balai l'empêche de savoir danser comme en atteste le titre même du roman (qui recèle vraisemblablement d'autres significations plus subtiles) ; ainsi le commissaire Manzano, réduit au sobriquet « el enano Manzano », voue-t-il une passion aux crapauds comme en témoigne, au chapitre 18 intitulé « Una variada colección de sapos disecados », la description de sa collection aussi affreuse que risible (313 sq.) ; ainsi le très infatué Leónidas¹¹ forme-t-il, pour l'opération musclée « Abate », un groupe de combattants moins historiques que décrépits, autant dire moins héroïques que grotesques :

Los combatientes históricos. Una colección de viejos jefes guerrilleros de barrigas prominentes, con problemas de próstata crecida, cuántos con marcapiasos instalados, diabéticos, hipertensos, organizados en la asociación de veteranos que preside el propio Leónidas, y que solicitan por su medio operaciones de cataratas, diálisis, medicamentos que no pueden costear, cartas de recomendación para emplear parientes, asistencia económica para reparar sus casas (154).

22. En 2009 déjà, Sergio Ramírez s'inquiétait de l'obstination de Daniel Ortega à se maintenir au pouvoir et affirmait, peut-être sans soupçonner

11 Il ressemble, à s'y méprendre, à Edén Pastora (le « Comandante Cero » de l'assaut sandiniste de 1978 au Palais National), à en juger par l'itinéraire du personnage : un assaut percutant au temps de la lutte révolutionnaire, le fait notable qu'il a été chef de la Contra mais que, bien des années plus tard, notamment en 2018, il est de nouveau au côté d'Ortega.

combien ces paroles étaient prophétiques : « Mi generación debería estar en su casa, pero Daniel Ortega sigue en el poder. [...] y es una desgracia para Nicaragua, porque vamos a soportar otra vez una lucha a muerte contra alguien que se aferra al poder. Cuándo va a ser ese enfrentamiento, no lo sé, pero se va a dar » (Rodríguez Marcos).

2. Dire, dénoncer : un devoir moral

23. Cet antagonisme social et actanciel qui nourrit la diégèse, se trouve au cœur même de la structure du roman, une structure binaire faisant alterner, sur fond de manifestations populaires dans les deux cas, l'itinéraire de Dolores Morales accompagné de ses auxiliaires dans les chapitres impairs, et l'infortune de Tongolele ainsi que ses relations avec les autres représentants du pouvoir dans les chapitres pairs — on remarquera l'équilibre millimétré des deux parties composées de neuf chapitres et de quelque 150 pages chacune, précédées d'une page Wikipédia fictionnelle et prolongées par un épilogue ambivalent, assez caractéristique au reste des dénouements de Sergio Ramírez, alliant mort et joie, en l'occurrence deuil et mariage.
24. Cette construction duelle exprime sur le plan narratif une contradiction sociale certes référentielle (les manifestants contre la dictature) mais qui est réinvestie ici par l'imaginaire, dans un mouvement fictionnel porteur de sens. Aussi bien, l'exergue de l'épilogue évoquant une Bête apocalyptique, pourrait être lue comme une invitation à résister : « ¿Quién como la bestia, y quién podrá luchar contra ella? » (333). Après avoir étudié les modalités de ce pouvoir maléfique, intéressons-nous à ses opposants qui se caractérisent quant à eux par une éthique dont nous avons amplement montré dans d'autres travaux qu'elle est chère à l'auteur.
25. Les manifestants tout d'abord, essentiellement des jeunes inaugurant, selon le père Pancho, « —Una experiencia nueva en este país, la resistencia pacífica » (166) ; la « Hermandad de la Pólvora » ensuite (selon la boutade de Lord Dixon) constituée par les (anti)héros des romans précédents : Dolores Morales et la fidèle doña Sofía, accompagnés ici par Serafín et par des prêtres hauts en couleurs.
26. Sergio Ramírez confirme dans une entrevue ce que le lecteur soupçonnait concernant son protagoniste : « el inspector Morales es un alter ego mío », « me identifico mucho con él, con esa gran decepción que tiñe su

vida », de là cet humour noir parfois, ce besoin de transformer la désillusion en humour : Morales aura connu deux dictatures, sacrifié sa jeunesse et sa jambe pour un rêve perdu, « y ahora ese sueño se ha transformado en una gran pesadilla » où l'on tue des jeunes désarmés¹².

27. Si fin limier que s'avère Morales, il ne serait pas aussi productif sans la très avisée doña Sofia. Elle n'a certes pas le protagonisme des personnages féminins de *La fugitiva* et de *Sara* souligné dès ces titres, mais elle en rejoint à bien des égards la typologie, et elle s'avère nécessaire dans les enquêtes de Morales : comme dans les romans précédents, elle apporte bien souvent l'idée ou l'information déterminante et fait mouche, ce que les commentaires enjoués de Lord Dixon confirment à l'envi — par exemple « Sería necio no reconocer el papel preponderante de doña Sofia » (305). Mais en l'occurrence, elle est aidée par les révélations percutantes d'un messenger signant d'un masque :

—Una especie de firma. Es la máscara que usa el personaje de V de Venganza, una historieta convertida en película. [...]

—En una fecha del futuro llega a existir en Inglaterra un régimen totalitario. V es el héroe enmascarado que lucha para derrocar al líder fascista, Adam Suter. [...]

—Tan célebre se volvió la máscara, que la han adoptado los hackers de la cofradía Anonymous (132).

28. C'est elle qui, soupçonnant la portée explosive de ces pamphlets à l'encontre du pouvoir et de Tongolele, a l'idée de les rendre publics en sachant qu'ils vont se répandre comme une traînée de poudre ; elle qui sait utiliser les réseaux à la différence d'un Morales dépassé, et ouvre un compte Twitter « Mascarita » ; elle qui crée le stimulant hashtag « #nicaragualibre » ; elle qui finalement s'identifie au justicier masqué : « mi Mascarita » (307), reprenant le surnom donné par Morales à cet étrange allié dont ils finiront par comprendre, au vu des informations secrètes qu'il révèle, qu'il ne peut être qu'un élément du pouvoir, sans pour autant deviner la cabale ourdie par les deux adjoints de Tongolele (puisque, rappelons-le, la décadence de l'homme fort du pouvoir est orchestrée par le pouvoir lui-même, et pour des raisons étrangères à toute idée de justice ou d'éthique¹³).

12 Voir la vidéo « Sergio Ramírez, autor de "*Tongolele no sabía bailar*" », chaîne Milenio, respectivement 10'10, 10'30 et 11'30.

13 Tout s'éclaire au chapitre 14 portant sur l'interrogatoire, par l'Armée, de Pedrón et de la Chaparra, assorti des tournures juridiques de rigueur : les informations filtrées, les raisons de la trahison contre Tongolele et du choix de Morales possiblement désireux de prendre sa revanche sur ce dernier ; l'ignorance du dernier tweet de Mascarita et de son

29. On n'omettra pas également Serafín, *alias* Rambo, qui a combattu sous les ordres de Morales durant la révolution, un personnage picaresque, déjà présent dans le deuxième roman de la trilogie où, pour survivre, il prête ses services aux groupes de choc sandinistes du Mercado Oriental, mais où il subit également la torture dans les geôles sombres de El Chipote, un personnage un rien remuant et pas vraiment éclairé mais d'une loyauté sans faille à l'égard de Morales et d'une incontestable bonhomie, qui va jouer un rôle informatif majeur en infiltrant, de son propre chef, les troupes de l'opération « Abate ».
30. On s'intéressera enfin à ces prêtres résolus et hardis qui, loin du faste et du protocole de Rome¹⁴, s'engagent vigoureusement auprès du peuple et contre le pouvoir (ils rappellent la policière intègre surnommée La Monja dans *El cielo llora por mí*, et la charitable « reverenda Úrsula » dans *Ya nadie llora por mí*). Ces personnages christiques formant une église des pauvres et rappelant la figure du Juste s'inscrivent-ils dans le prolongement de la geste sandiniste des années 70 dont l'idéal, bafoué par la violence et la corruption, trouverait ainsi à renaître depuis un autre espace, un autre discours pour une même éthique ?
31. Quoi qu'il en soit, Sergio Ramírez affirme, sans doute en souvenir du rôle salulaire joué par certains prêtres lors des événements de 2018, que « el papel de la iglesia es verdaderamente profético [...] con sacerdotes muy valientes que están ahí en la trinchera de su fe proclamando una palabra profética para el país ¹⁵ », une assertion que l'on retrouve chez un personnage brave entre tous, le bien-nommé monseigneur Bienvenido (dont le nom s'inspire du personnage de *Les misérables* de Victor Hugo), qui plaide pour une église « de la rue » : « La Iglesia es profética, inspector, y frente al poder corrupto y mentiroso, no puede callar » (69). Le tout aussi tonique père Pupiro saluant l'éveil du peuple, et le père Pancho dont le franc-parler agrémente les répliques, sont à l'avenant :
- [...] Estoy del lado donde se nos necesita, porque la iglesia no puede ser neutra.
—Del lado de los pobres de la tierra tiene que ser.
—De los pobres, y de los oprimidos, de los pequeños, de los vulnerables, de los indefensos (129).
- contenu qui n'émanent pas de leurs informations (doña Sofía y produit les révélations de Serafín).
- 14 Ainsi le père Pancho affirme-t-il : « —El papa ni siquiera sabe que monseñor Ortez existe. Todo lo hacen en su nombre. Qué vergüenza Roma » (169).
- 15 Voir la vidéo de la chaîne *Epicentro TV*, 13^e.

32. Les personnages qui accompagnent Morales s'accordent tous à répéter l'importance de ne pas se taire, de dénoncer les faits, à commencer par ces religieux qui allient courage et action : ainsi en est-il de monseigneur Bienvenido dont les dénonciations franches à l'encontre du régime ne se laissent intimider par aucune représailles, fussent-elles sanglantes (l'un de ses proches est assassiné et lui-même sera agressé). « Monseñor está armado con la palabra. La palabra es más potente que una ametralladora cuatro bocas, camarada » (92), profère Lord Dixon face à un Morales dubitatif quant à l'utilité d'un pasteur mort, et d'ajouter : « ¿Y qué es lo que dijo Cristo? "No he venido a traer la paz, sino la guerra". Monseñor libra su guerra desde el púlpito » (93), ce que ne démentent pas ses sermons coups de poing insistant, au moyen de l'anaphore, sur tout ce que l'on voit sans rien dire, des sermons comme un appel à ne pas rester coi :

[...] porque hay dos Nicaraguas, mis queridos hermanos en Cristo Jesús: [...] la de la minoría egoísta, la de la oligarquía vieja que sólo cree en el dinero, y la de la nueva clase fastuosa y arrogante de quienes un día se llamaron revolucionarios, y hoy también sólo creen en el dinero. [...] Y la otra Nicaragua marginada, la de la inmensa mayoría, la de la pobreza que ofende, la de los campesinos que comen guineo con sal, la de los humildes trabajadores que no tienen segunda muda. Y vemos eso y no decimos nada.

Vimos cómo aquellos que cuando eran jóvenes lucharon por un mundo nuevo le daban un golpe de Estado al pueblo cambiando la Constitución para perpetrarse en el poder en nombre de una revolución ya muerta, y no dijimos nada. Vimos cómo se robaban las instituciones y las prostituían, y tampoco dijimos nada. Vimos cómo se apoderaban de la policía y del ejército y nos callamos. Qué cómodo es callarse. Y qué cobarde.

Vimos cómo se adueñaban de los sindicatos y ni parpadeamos, ése no era nuestro problema. Pretendimos no ver cuando se apoderaron de las radios y las televisoras y nada dijimos. Vimos cómo saqueaban el Seguro Social, cómo descaradamente nos robaban nuestros ahorros para un retiro digno, y seguimos en silencio. [...]

¿Hemos de estar siempre callando? (94-95).

33. Et le récit d'égrener cette obligation morale, au fil des interventions de ces hommes de Dieu engagés : du père Pupiro affirmant « Nosotros no podemos ser curas con bozal. El pastor medroso que no enfrenta al lobo pierde sus ovejas » (96), au père Pancho dénigrant les lâches et revendiquant l'appel des Écritures et de son ministère :

mi ministerio me obliga a la parcialidad con el oprimido [...], parcial como soy también a las Escrituras, que en eso son a su vez parciales y me mandan ceñirme los lomos para que el necesitado de justicia se apoye en mí y se levante conmigo (281).

34. Mais la narration prête également à doña Sofía, qui a moins perdu la foi que Morales, ce sentiment d'un devoir moral, ce discours impliqué, d'ailleurs ponctué par le nom de guerre de Morales comme si elle en appelait à l'homme de principes et de valeurs qui, en un temps certes révolu, défendit vaillamment une noble cause : « Pero nosotros estamos obligados moralmente, compañero Artemio », « Mascarita debe continuar dando guerra, compañero Artemio » (306), « A nosotros no nos queda sino seguir denunciando » (308). Serafín, qui risque sa vie en sauvant la jeune fille séquestrée et violée par les membres abjects de sa colonne (dont ceux qui assassineront Tongolele), est un autre exemple de courage spontané, sans qu'il soit besoin d'un discours moral, l'humanité s'imposant d'emblée avant toute considération éthique.
35. Par quels moyens ces opposants au pouvoir expriment-ils la résistance ? Outre les manifestations prenant bientôt des allures d'insurrection face à la répression, le roman fait la part belle aux réseaux comme relais et amplificateurs rapides de la parole ; il n'est que de lire les pensées de Tongolele pour comprendre le contre-pouvoir dévastateur que peut représenter le tweet viral : « Primero que nada, que callen de una vez por todas a Mascarita » (223).
36. En un temps où les réseaux informent — autant qu'ils peuvent désinformer, ce risque n'est pas exclu dans le roman — la révélation de la vérité, à rebours de la version officielle, bénéficie de l'instantanéité du numérique : le choc provoqué par la parole est démultiplié par son immédiateté et sa propagation tous azimuts, chose que doña Sofía met délibérément à profit en diffusant, outre les méfaits de Tongolele révélés par les messages anonymes, les atrocités des paramilitaires rapportés par Serafín à l'insu des traîtres et de Tongolele.
37. En un temps également où les smartphones authentifient par l'image (et quoiqu'ils puissent la manipuler ou la décontextualiser), les scènes filmées par des voisins s'ajoutent aux pièces dénonciatrices du dossier : quelque mensonge qu'invente le pouvoir, des vidéos prouvent que l'incendie de la maison du pasteur est le fait des paramilitaires et que le meurtre de Tongolele a été perpétré par deux hommes des cohortes anti-manifestants, ce que doña Sofía s'empresse de télécharger sur le compte de Mascarita (307). Est-ce à dire que chacun peut apporter sa part à la vérité s'il en est le témoin ? Puisque même un Morales, pourtant tenu de se cacher et

reclus dans la maison paroissiale du père Pancho, peut, avec l'aide de son associée, prendre la parole à sa façon en révélant certains faits, "éclairer" ses compatriotes (ainsi rendus plus libres si l'on en croit le philosophe).

38. On observera en tout cas que, s'agissant d'acte de parole ou de parole agissante, révélatrice du mensonge, le roman même de Sergio Ramírez participe de cette lutte pacifique, depuis les mots ou l'écriture dont le contre-pouvoir n'est pas inédit en littérature. Dire, agir, réagir : comment ne pas penser en effet à l'auteur lui-même, qui d'ailleurs ne sait pas, lorsqu'il écrit ces lignes de fiction en prise avec la réalité de son pays, que ce roman libre de son propos sera prétexte à le mettre sous mandat d'arrêt et à le contraindre à l'exil. Il affirme pourtant, dans une entrevue accordée après la parution de ce roman, au sujet de faits référentiels ici fictionnalisés :

no me interesaba incluirlos a manera de denuncia. Una novela no sirve para hacer denuncias políticas. Una novela funciona cuando los hechos reales que se incorporan fluyen dentro de la novela y dentro de las mismas contradicciones que tienen los personajes¹⁶.

39. Si la littérature ne sert pas à dénoncer dans le sens où ce n'est pas sa fonction, elle dénonce de facto, par le récit de certains faits : l'art ou l'imaginaire prime, mais non dénué d'une recherche de sens. Et quand des auteurs comme Sergio Ramírez — il y en a d'autres au Nicaragua et en Amérique centrale — parlent, hors-texte et hors livre, de « tribut » comme c'est le cas dans le paratexte de ce roman-ci, de participation, d'éthique, du fait de critiquer, de montrer etc., une jonction s'opère entre fiction et réalité, les faits s'invitent — s'imposent ? — dans le roman qui, s'il ne juge pas ou ne prend pas forcément position, pose question. Lorsqu'on lui demande « ¿La palabra es más potente que una ametralladora, como afirma en la novela? », il répond toujours et encore en terme de « devoir » :

La literatura era mi vocación, nunca me sentí un político. [...] me considero un escritor que habla de política, y tengo el derecho humano a ejercer ese derecho. Hay muchos escritores que no ejercen ese derecho, pero yo creo que mi deber como ciudadano es hablar (Gaviña).

16 Voir la vidéo de la chaîne *Filgua*, 19'30.

3. Fiction et « tribut » de l'auteur

40. « Esta obra de ficción toma en cuenta los hechos sucedidos a partir de abril del 2018 en Nicaragua, cuando una serie de manifestaciones populares desató una brutal represión estatal. Mi tributo a los centenares de jóvenes caídos, y a sus familiares que siguen reclamando justicia », énonce, avant la dédicace, un paratexte rendu ici dans son intégralité (7). Dans ces lignes liminaires — qui, bien souvent, affirment au contraire que toute ressemblance avec des faits ou personnages ayant existé, serait fortuite —, l'implication de l'auteur est patente, et le roman prendrait presque valeur de pièce versée au dossier, fût-elle fictionnelle.
41. Le souhait de Sergio Ramírez de participer à ce monde au moyen de la littérature n'a rien de nouveau : déjà en 1984, à l'occasion de la remise du prix *Honoris Causa* de l'Université Centrale d'Équateur, il disait vouloir être la voix de son peuple (1985 ; 355), et en 2004 il expliquait dans *Una vida por la palabra* : « con lo que opino y escribo, que es mi forma de participación, me gustaría poder contribuir a crear los cimientos éticos para que un día el panorama sea diferente » (244). Voix, tribut, contribuer, participation, éthique : autant de sèmes convergents, et répétés au fil des entrevues, pour un même champ lexical de l'engagement (en épurant ce terme de la connotation propagandiste qu'il a pu avoir en d'autres temps).
42. Ainsi, quelque trois années avant ce roman, Sergio Ramírez a-t-il pu dédier le prix Cervantes (lors du discours de remise de prix le 23 avril 2018 au sein de l'Université d'Alcalá de Henares) aux jeunes Nicaraguayens assassinés pendant le printemps 2018, mettant à nouveau en relation littérature et implication avec son temps. Le jury du prix Cervantes a d'ailleurs apprécié la façon dont Sergio Ramírez transforme la réalité en œuvre d'art¹⁷.
43. Dans une entrevue accordée à l'occasion de la parution de *Tongolele no sabía bailar*, il revient sur cet hommage en expliquant que la neutralité de l'écrivain qui ne prend pas parti au travers de ses personnages, n'empêche nullement qu'existe en amont « un respaldo ético [...], si no existe, la novela no puede sostenerse de ninguna manera¹⁸ », et qu'il le ressentit par-

17 Nous restituons ici l'intégralité de la citation qui apparaît en quatrième de couverture du roman : « Aúna la narración, la poesía y el rigor del observador y el actor [y] refleja la viveza de la vida cotidiana convirtiendo la realidad en una obra de arte, todo ello con excepcional altura literaria y en pluralidad de géneros ».

18 Voir la vidéo de la chaîne *Filgua*, 20'.

ticulièrement lorsque, la veille de son discours, alors qu'il s'était rendu à une manifestation de Nicaraguayens à Puerta del Sol à Madrid, une jeune fille lui mit un ruban noir sur la chemise en symbole de deuil pour ces jeunes Nicaraguayens morts dans les manifestations ; « un escritor, cuando recibe un premio de esta naturaleza, tiene detrás una responsabilidad ética », aussi ajouta-t-il le soir même à son discours quelques lignes sur ce qui se passait dans son pays, et prit-il la parole (le lendemain, lors de la cérémonie de remise du prix pendant laquelle il portait ce ruban noir) en commençant par cette note qui dénonçait l'assassinat de ces jeunes désarmés :

Y yo sentí en ese momento que sin esas palabras mi discurso no hubiera valido nada, porque yo estaba hablando de la responsabilidad del escritor, estaba hablando de la libertad del escritor y cómo un escritor proclama la libertad en sus escritos, y yo sentí que esta conexión ética entre lo que estaba ocurriendo en Nicaragua y lo que yo iba a decir, hablando como escritor, tenía que ser establecida. Y por estas mismas razones éticas, sin intervenir en el curso de la novela, he sentido que los hechos demandaban entrar dentro del libro¹⁹.

44. Et cette réalité « demandait » à entrer dans le roman — on aura apprécié la formulation de l'auteur et une connotation presque juridique — sans attendre des années pour avoir un recul sur les faits, si risqué qu'il soit pour un romancier d'évoquer des faits relativement récents, explique-t-il ensuite²⁰. Lorsqu'on lui demande s'il ressent que le Nicaragua conditionne

19 Voir la vidéo de la chaîne *Filgua*, 21'25 puis 22'05.

20 On sait qu'Arquímedes González a fait paraître en 2019, un an après les faits, un roman brûlot sur le printemps 2018 : *Como esperando abril*.

Au moment des faits, le 9 mai 2018, Sergio Ramírez postait sur son blog un vibrant hommage à cette jeunesse qu'il associe à l'éthique, un texte solidaire et fervent (et, au regard de l'actualité, erronément optimiste) : « Por fin empieza el nuevo siglo » : « ha sido un episodio crucial de nuestra historia, y con esta masacre, que quiso ser la respuesta brutal a un clamor de rebeldía, empieza de verdad el siglo veintiuno en Nicaragua. [...] »

Este comienzo de siglo es tardío, pero arrancamos con un estallido moral. La modorra de las conciencias, ese cuerpo anestesiado que ha sido el país por años, ha despertado por fin, gracias a una juventud valiente y limpia, que le ha puesto a Nicaragua su marca de país, que es la marca de la ética. En las calles, a pecho descubierto, sin armas, enfrentando la mentira oficial, estos muchachos le devolvieron a Nicaragua la decencia. Purificaron el aire contaminado.

[...] la solidaridad es siempre un acto ético. Gracias a esa ética solidaria, a ese desprendimiento radical, al punto de ofrecer sus propias vidas, es que tenemos ya un nuevo siglo, con un nuevo país.

Porque si bien la tarea no está terminada, Nicaragua cambió para siempre. El silencio, la sumisión, el temor, se quedaron en el siglo pasado. No caben ya en este nuevo siglo que empieza tarde, pero que no tiene retroceso. La ética de estos muchachos nos libró del peor de los males de la conciencia, que es el miedo. [...]

son œuvre, il rappelle : « cada escritor es hijo de su propia circunstancia y la circunstancia más notable de un escritor es el país donde nació: su infancia, sus recuerdos, su juventud, la naturaleza, la sociedad. Es lo que uno conoce primero y, por tanto, la esencia mía está en Nicaragua » (Welle)²¹. Ainsi déploie-t-il dans ses fictions certaines réalités nicaraguayennes, sans préjugé de l'imaginaire qui préside à l'œuvre, et invite-t-il à voir, si l'on suit à la lettre cette épigraphe empruntée à Électre où le chœur appelle les habitants sur la place, comme une invite aux lecteurs à venir regarder, associant quoi qu'il en soit écriture et monstration (sans jamais réduire toutefois celle-là à celle-ci).

45. Nous l'avons vu, le contexte est clairement défini, et la fiction accueille et réélabore des faits identifiables (comme l'assassinat d'Álvaro Conrado, l'incendie de la maison où périt toute une famille et l'attaque de l'église) ; non que l'auteur sacrifie à un devoir de mémoire dont les abus ou le culte ont été amplement questionnés²² mais, redisons-le, en raison d'une position éthique de l'écrivain — peut-on ainsi parler de "fiction éthique", sans autre précision ou nuance que l'épithète ? — offrant là un roman qui, sans jamais être informatif ou testimoniel, implique auteur et lecteur, la fiction assumant alors une forme d'action et devenant probablement à sa façon agissante. Pour autant, rappelons encore que la participation ou la contribution dont parle Sergio Ramírez ne saurait instrumentaliser et trahir le champ, en l'espèce souverain, de l'imaginaire et de la fiction. Ne serait-ce pas d'ailleurs une contradiction qu'éthique se mette à rimer avec manichéisme ?
46. Ce refus du dualisme facile ou du simplisme est caractéristique des écrits de Sergio Ramírez, dont les "héros" n'ont rien d'épique ou de solaire, et où leurs ennemis sont rarement assez dénués de vulnérabilité ou de souff-

La ética es una práctica, no son sólo palabras. [...]

Al devolvernos la moral, nos han devuelto la vida. Con esta juventud sin mancha, volvemos a renacer. Con ellos nace el nuevo siglo ». C'est nous qui soulignons.

- 21 On voit aujourd'hui les problèmes qui en découlent : œuvre interdite et mandat d'arrêt à partir de la parution du roman : « [...] yo comencé la promoción de mi novela. El contenido hizo que las preguntas fueran muy políticas. Concedí una entrevista en México, que seguramente no cayera bien, y cuyas declaraciones fueron recogidas por medios de Nicaragua. Después me enteré de que la novela estaba retenida, y que le habían pedido a la editorial un resumen de la novela. Algo que está fuera de toda lógica. La editorial dijo entonces que esperásemos, pero yo sabía que se trataba de censura política, no la van a dejar. Entre que no la dejaron entrar y la orden de detención contra mí, no hubo mucho tiempo » (Gaviña).
- 22 Nous pensons naturellement, mais pas seulement, aux études incontournables en la matière de Todorov et de Ricœur.

france, et partant d'humanité, pour ne pas éveiller un brin de compassion chez le lecteur : le narrateur hétérodiégétique et omniscient qui révèle la peur d'un Tongolele aux abois ou la gêne du fameux inspecteur Morales si l'on devait voir sa prothèse sale et abîmée (162), participe de cette approche nuancée des personnages.

47. Il faut pourtant remarquer que, comme bien souvent dans les romans de Sergio Ramírez, l'omniscience du narrateur dévoile peu les ressentis des personnages, et que si nous ne sommes pas devant une focalisation externe, la narration accorde plus d'intérêt aux actions et aux dialogues qu'à l'intériorité, laissant souvent le narrataire dans l'ignorance des motivations profondes de certains actes et de certains personnages, ce qui est un autre moyen pour l'auteur de ne pas prendre parti, et pour le lecteur de ne pas juger trop hâtivement. La polyphonie et le multiperspectivisme, récurrents dans l'œuvre de Sergio Ramírez et plus amplement dans les narrations post-modernes, permettent également au lecteur, parfois maintenu dans le doute, de garder une distance critique.

48. Rien n'est simple, rappellent entre les lignes ces fictions ouvertes aux ambivalences, ce dont chaque personnage fait la démonstration. À commencer par le perspicace et courageux Morales que l'on voit boîteux, ventru, avouant sa lâcheté en matière de sentiments, ignorant et maladroit face aux nouvelles technologies, moins futé parfois qu'une doña Sofía qui n'est pas sans influence sur lui, un Morales dont Manzano affirme dans le dernier chapitre qu'à l'instar de Tongolele, il n'est qu'un loser : « Perdedores. Eso es lo que son. Perdedores marcados desde la cuna » (327), ce qui n'est pas certain car si Morales peut être considéré comme le perdant éthique que dépeint Ana María Amar Sánchez dans son étude, il est sain et sauf et sur le point de se marier dans le dénouement²³ – et peut-être, si l'auteur lui prête vie dans un quatrième opus, à même de contrarier à nouveau les méfaits de quelque puissant. S'agissant d'ailleurs du féroce et infâme Tongolele, l'auteur reconnaît que c'est un personnage dramatique, notamment en ce qu'il croit encore à un passé mort : « él se vuelve personaje trágico porque está siendo degradado [...] pero su fidelidad sigue adelante²⁴ ». Pour

23 Rappelons qu'il est en vie et dans son pays tandis que Tongolele, qui avait juré sa perte s'il revenait au Nicaragua, est mort et de la façon la plus déshonorante qui soit. Le parallèle cynique proposé ici, entre Morales et son adversaire Tongolele, est celui d'un Manzano triomphant.

24 Voir la vidéo de la chaîne *Epicentro TV*, 7'50.

détestable qu'il soit, ses peurs et son humiliation tout au long du roman rappellent sa part d'humanité, et le lecteur le prendrait presque en pitié.

49. L'exemple de *Tongolele* en matière d'ambiguïtés fait songer également au rôle joué par les surnoms dans les fictions de Sergio Ramírez, et de même que ce *Tongolele* qui pourtant « ne savait pas danser²⁵ », le personnage au nom angélique de Serafín, pourtant surnommé Rambo en raison de ses actions musclées dans les forces de choc du Mercado Oriental, apparaît en définitive moins sot ou déraisonnable qu'il n'y semble ainsi que le remarque Lord Dixon bien avant l'aide précieuse que fournira Serafín : « Nunca menosprecies al necio, que te sorprenderá con una lección de sabiduría : sabia máxima de Confucio²⁶ » (66) : guérillero sandiniste au nom d'un idéal, plus tard violent serviteur des « turbas » sandinistes pour survivre après l'abandon par le gouvernement des anciens combattants, puis sorti de la fange par Morales envers lequel il se montre loyal, quoiqu'indiscipliné, nécessaire enfin par son rapport circonstancié sur la répression, sa confirmation de l'identité de la Chaparra, le sauvetage de la jeune fille qu'il est le seul de son groupe à ne pas maltraiter, Serafín-Rambo est un parfait exemple de ces personnages tout en paradoxes que crée Sergio Ramírez.

50. Rien n'est simple ou simpliste, disions-nous, ni la caractérologie et les actes des personnages, ni même l'action éthique de Morales, de doña Sofía et des prêtres, peut-être vouée à l'échec (les réseaux qu'ils utilisent sont aussi l'espace des fakes, et Manzano entend bien leurrer à l'avenir Morales ; d'ailleurs, l'un des messages accusateurs sur *Tongolele* concoctés par les traîtres était sciemment mensonger) et finalement inutile ainsi que le craignent un Morales et une doña Sofía lucides qui ne s'en laissent plus conter :

—Mi abuela Catalina tenía un burro que pasó toda su vida dando vueltas, enyugado a una muela de piedra que molía coyol de palma para sacar aceite. ¿Será, doña Sofía, que este país es como aquel burro, que sólo puede dar vueltas y vueltas, uncido a una piedra? [...]

- 25 « Pero ya se sabe que, pese a su apodo —heredado de *Tongolele*, la diosa pantera, la bailarina del mechón cano, como el suyo—, él no sabía bailar. Sus pies eran de plomo, un palo de escoba se movía mejor » (82).

Lord Dixon joue pour sa part avec le nom de son ami coureur de jupons « —Para alguien que en lugar de Dolores Morales debería llamarse Placeres Físicos, una Eterna Viciosa es la esposa perfecta » (309).

- 26 Nous savons qu'il a l'idée d'infiltrer les troupes envoyées contre les manifestants : « diciéndome aquí tenés Serafín la oportunidad de meterte en las tripas de este plan macabro y saber desde dentro cómo es que va a ser esa gran represión que están urdiendo para poderle informar al jefe » (241).

—Lo más triste del caso es que el burro de tiempo en tiempo se rebela, revienta el mecate y cree que es libre —volvió a suspirar doña Sofía—; mas no sabe que lo volverán a pegar a la piedra de molino los mismos que lo ayudaron a zafarse (308).

51. Morales oppose d'ailleurs à l'ardeur du père Pupiro une vision sans complaisance du peuple et des plus humbles, loin d'une image strictement victimaire :

—¿Y usted cree que las ovejas quieren escuchar? —volteó a mirarlo el inspector Morales—. Monseñor hablaba de los que se callan. Pero también los pobres se callan, por miedo, o por conformidad, por desidia. O porque son partidarios del lobo (96).

52. Au jeu des ambivalences, un dénouement pour ainsi dire aigre-doux clôt le roman : Serafin, agonisant sans perdre le sens de l'humour²⁷ – et rappelant en cela Lord Dixon dans le premier volet du triptyque – est finalement décédé, mais dans les romans de Sergio Ramírez la mort côtoie la joie, et la peur de la mort n'empêche pas le sourire et le provoquerait plutôt : dans l'épilogue, un Morales sur le point de se marier repense à d'autres personnages défunts, puis les paroles d'un « vallenato » (une musique colombienne populaire) agrémentent l'excipit avant que la chaleureuse prosopopée de Lord Dixon, esprit rieur parmi les morts, ne rappelle à l'oreille de Morales son indéfectible amitié :

Cuando estoy en la parranda no me acuerdo de la muerte.
La quisiera conseguir pa ponerle una querella.
La muerte me busca a mí yo le tengo miedo a ella... (336).

53. La mort : un thème de prédilection de Sergio Ramírez. La première de couverture de *Tongolele no sabía bailar* est constituée d'une photo sobre en noir et blanc sur fond noir, caractéristique des romans noirs ou policiers : un bras tendu portant un pistolet, comme s'apprêtant à tirer. Nous n'en voyons pas plus. Qui tire sur qui ? Il ne s'agit pas là d'une arme de manifestant — Sergio Ramírez a pu répéter par ailleurs, pour dénoncer la réaction disproportionnée du pouvoir, que ces jeunes étaient désarmés — ; cette main armée qui pourrait être celle d'un quelconque assassin suggère-t-elle donc les crimes du pouvoir ?

27 « Cómo iba a imaginarme, jefe, que me iban a agarrar desprevenido [...], el francotirador debe haberse reído cuando vio por la mira la cara de pendejo que uno pone cuando está meando » (302).

54. Comme dans le deuxième pan de cette trilogie dans lequel Morales n'est d'ailleurs plus inspecteur, ce roman (où il n'est pas même détective) ne déroule pas l'enquête captivante propre aux romans policiers traditionnels puisqu'ici nous connaissons le coupable, la question étant de savoir comment l'arrêter²⁸. Nous l'avons vu avec les personnages de ce roman, dire c'est déjà agir, comme le fait, par ce livre et hors le livre, Sergio Ramírez, et comme pourrait le faire, au-delà de lui, tout autre écrivain ou tout autre artiste, tout citoyen ou tout un chacun — autrement dit, et pour pasticher le poète : toi aussi vaillant lecteur, mon semblable, mon frère ? Quiconque en a le droit, et Sergio Ramírez, pour sa part, en ressent le devoir : question de liberté autant que d'éthique.

Soy un escritor comprometido con la democracia y con la libertad, y no cejaré en este empeño desde donde me encuentre. Mi obra literaria de años es la obra de un hombre libre.

Las únicas armas que poseo son las palabras, y nunca me impondrán el silencio.

Sergio Ramírez, 8 de septiembre, 2021.

Bibliographie

AMAR SÁNCHEZ Ana María, *Instrucciones para la derrota. Narrativas éticas y políticas de perdedores*, Barcelona, Anthropos Editorial, 2010.

BESSE Nathalie, « Poder de la corrupción y contrapoder de la ética en *El cielo llora por mí* de Sergio Ramírez », Página oficial de Sergio Ramírez, sección « Crítica », 2009.

_____, *Les romans nicaraguayens : entre désillusion et éthique (1990-2014)*, Paris, L'Harmattan, 2018.

28 Lorsqu'on lui demande si le Nicaragua peut sortir de cette crise politique, Sergio Ramírez répond qu'il ne souhaite pas une guerre civile : « Creo que tiene que haber una transición democrática, con Ortega » (Gaviña), tout en ayant bien conscience que ce dernier n'abandonnera pas le pouvoir si aisément. À l'heure où nous rédigeons cet article, Daniel Ortega vient d'être réélu président du Nicaragua pour la quatrième fois consécutive depuis 2006, après avoir muselé ses détracteurs et fait arrêter tout candidat de l'opposition. La presse internationale pointe des dérives totalitaires et condamne cette farce électorale.

N. BESSE, « *Tongolele no sabía bailar* de Sergio Ramírez... »

_____, « *Ya nadie llora por mí* de Sergio Ramírez: contra los abusos del poder, decir es actuar », in *Carátula*, Revista cultural centroamericana, n° 93, décembre 2019.

FERNÁNDEZ-SANTOS Elsa, 2003, « Sergio Ramírez narra “la épica oculta” de la revolución sandinista. El escritor publica Sombras nada más... », in *El País*, Madrid, 12 de marzo.

GAVIÑA Susana, « Sergio Ramírez: “Nicaragua es como Cuba, ya llegó el momento del partido único” », in *ABC (Internacional)*, 15/09/2021.

GONZÁLEZ Arquímedes, *Como esperando abril*, Amazon Fulfillment, 2019.

_____, « Lo que se ha vivido en Nicaragua estos meses supera la ficción », in *Managuafuriosa.com*, 8 avril 2019.

GUTIÉRREZ Noelia Celina, VELÁSQUEZ Uriel, « Es un honor que el país recibe a través mío », in *El Nuevo Diario*, Managua, 17 novembre 2017.

GUTIÉRREZ Noelia Celina, « Sergio Ramírez: “No hay tercera edad ni retiro en la literatura” », in *El Nuevo Diario*, Managua, 14 décembre 2017.

RAMÍREZ Sergio, *Seguimos de frente*, Ediciones Centauro, Caracas, 1985.

_____, *Adiós Muchachos. Memoria de la revolución sandinista*, El País/Aguilar, Madrid, México, 1999.

_____, *Oficios Compartidos / Un sandinismo en el que creer*, CRLA-Archivos, “Conferencias en el centro”, Poitiers, 2000.

_____, *Una vida por la palabra*, Entrevista de Silvia Cherem con Sergio Ramírez, Fondo de Cultura Económica, México, 2004.

_____, *El cielo llora por mí*, México, Alfaguara, 2008.

_____, *Ya nadie llora por mí*, Madrid, Alfaguara, 2017.

_____, « Por fin empieza el nuevo siglo », in *El Boomeran(g)*, 9/05/2018.

N. BESSE, « *Tongolele no sabía bailar* de Sergio Ramírez... »

_____, « Abril es el mes más cruel », in *El Boomeran(g)*, 15/04/2019.

_____, *Tongolele no sabía bailar*, Madrid, Alfaguara, 2021.

_____, blog *El Boomeran(g)*: <http://www.elboomeran.com/blog/7/sergio-ramirez/>

RATTIA Rafael, « Notas críticas sobre *Tongolele no sabía bailar* », in *ABC (Cultura)*, 15/07/2021.

RODRÍGUEZ MARCOS Javier, « Nicaragua se fastidió cuando los viejos guerrilleros se hicieron ricos » (entrevista), in *El País*, Madrid, 18/03/2009.

_____, « Sergio Ramírez dedica su Premio Cervantes a “los nicaragüenses asesinados estos días por reclamar justicia” », in *El País*, Madrid, 23 avril 2018.

« Sergio Ramírez: “Ya nadie llora por mí”, reflejo de la realidad centroamericana », in *El salvador.com*: <https://www.elsalvador.com/entretenimiento/cultura/462690/ya-nadie-llora-por-mi-reflejo-de-la-realidad-centroamericana/>

WELLE Deutsche, « Sergio Ramírez: “La represión en Nicaragua está en todo su furor” », in *La Prensa*, Managua, 8/19/2021.

ZANÓN Carlos, « Literatura peligrosa » (Libros : crítica de *Tongolele no sabía bailar*) », *Babelia*, in *El País*, 17/09/2021.

Entrevues vidéos :

« Sergio Ramírez, autor de *Tongolele no sabía bailar* », in « En 15, con Carlos Puig », *Milenio*, 11/09/2021 (13'08) : <https://www.youtube.com/watch?v=HuZK1iBblAg>

« *Tongolele no sabía bailar* », in *Epicentro TV*, 10/09/2021 (16'57) :

https://www.youtube.com/watch?v=EUOJgXnb_JU

N. BESSE, « *Tongolele no sabía bailar* de Sergio Ramírez... »

« *Tongolele no sabía bailar* », in *Filgua*, 4/09/2021 (49'03) :

https://www.youtube.com/watch?v=oXv_z_xu4P8

« *Tongolele no sabía bailar*, el último libro del autor Sergio Ramírez », in *Los Angeles Times En Español*, 2/09/2021 (15'18) :

<https://www.youtube.com/watch?v=hMUDoGKdZ4Q>